

moine d'Aghia Lavra dont Papety a fait de si beaux dessins. L'intérieur de Saint-Marc à Venise, avec son aspect de caverne dorée, donne une idée de la cathédrale de l'Assomption; seulement le vaisseau de l'église moscovite s'élève d'un jet vers le ciel, tandis que la voûte de Saint-Marc s'écrase mystérieusement comme une crypte.

L'iconostase, haute muraille de vermeil à cinq étages de figures qui a l'air de la façade d'un palais d'or, éblouit l'œil par sa fabuleuse magnificence. A travers les découpures de l'orfèvrerie, les mères de Dieu, les saints et les saintes passent leurs têtes brunes et leurs mains aux tons de bistre. Leurs auréoles en relief accrochant la lumière font scintiller les facettes des pierres précieuses incrustées dans leurs rayons et flamboient comme de vraies gloires; aux images, objets d'une vénération particulière, sont appliqués des pectoraux de pierreries, des colliers et des bracelets constellés de diamants, de saphirs, de rubis, d'émeraudes, d'améthystes, de perles, de turquoises; la folie du luxe religieux ne saurait aller plus loin.

Quel beau motif de décoration que ces iconostases, voile d'or et de pierreries tendu entre la foi des fidèles et les mystères du saint sacrifice! Il faut

reconnaître que les Russes en tirent un merveilleux parti et que, sous le rapport de la magnificence, la religion grecque n'est pas inférieure à la religion catholique, si elle ne l'égale pas dans le domaine de l'art pur.

On conserve à la cathédrale de l'Assomption, dans une châsse d'une valeur inestimable, la tunique de Notre-Seigneur. Deux autres reliquaires étincelants de pierreries contiennent un morceau de robe de la Vierge et un clou de la vraie croix. La Vierge de Wadimir peinte de la main de saint Luc, image que les Russes regardent comme un palladium, et dont l'exhibition fit reculer les hordes farouches de Timour, est ornée d'un solitaire évalué à plus de cent mille francs. Le massif d'orfèvrerie qui l'encadre a coûté deux ou trois fois cette somme. Sans doute ce luxe semblerait un peu barbare à un goût délicat plus épris de la beauté que de la richesse, mais on ne peut nier que ces entassements d'or, de diamants et de perles ne produisent un effet religieux et splendide. Ces vierges dont l'écrin est mieux garni que celui des reines et des impératrices imposent à la piété naïve. Elles prennent dans l'ombre, à la vague clarté des lampes, un rayonnement surnaturel. Leurs couronnes de dia-

mants scintillent comme des couronnes d'étoiles.

Du centre de la voûte descend un immense lustre d'argent massif d'un beau travail et de forme circulaire qui remplace l'ancien lustre d'un poids considérable enlevé pendant l'invasion française; quarante-six branches s'y adaptent.

C'est dans la cathédrale de l'Assomption qu'a lieu le sacre des empereurs. L'estrade qui leur est destinée s'élève entre les quatre piliers soutiens de la coupole et fait face à l'iconostase.

Les tombeaux des métropolitains de Moscou occupent les parois latérales. Ils sont de forme oblongue, rangés contre le mur, et ressemblent, dans la pénombre qui les baigne, à des malles faites pour le grand voyage de l'éternité.

La cathédrale des Saints-Archanges, dont la façade tourne obliquement vers l'église de l'Assomption et n'en est éloignée que de quelques pas, n'offre pas de différence essentielle dans le plan. C'est toujours le même système de coupoles bulbeuses, de piliers massifs, d'iconostases étincelantes d'or, de peintures byzantines revêtant l'intérieur de l'édifice comme une tapisserie sacrée. Seulement ici les peintures ne sont pas sur fond d'or et ont plus l'air de fresques que de mosaïques. Elles représentent les scènes du jugement dernier et les

portraits à mine hautaine et rébarbative des anciens tzars russes.

C'est là que se trouvent leurs tombeaux, couverts de cachemires et de riches étoffes comme les turbés des sultans de Constantinople. Cela est sobre, simple et sévère. La mort n'y est pas enjolivée des délicates floraisons de l'art gothique, auquel la tombe fournit ses plus heureux thèmes d'ornement. Pas d'anges agenouillés, pas de vertus théologiques, pas de figures emblématiques et pleureuses, pas de saints ni de saintes dans des niches découpées à jour, pas de lambrequins fantasques s'enroulant autour des blasons, pas de chevaliers revêtus de leur armure, la tête sur un coussin de marbre et les pieds sur un lion endormi : rien que le cadavre dans son coffre funèbre revêtu d'une housse mortuaire. L'art y perd sans doute, mais l'impression religieuse y gagne.

A la cathédrale de l'Annonciation, adossée au palais des tzars, on vous fait remarquer une peinture très-curieuse et très-rare, qui représente l'ange Gabriel apparaissant à la sainte Vierge pour lui annoncer que le Fils de Dieu naîtra d'elle. L'entrevue a lieu près d'un puits, comme celle de Jésus et de la Samaritaine. D'après une tradition de l'Église grecque, c'est plus tard, après son

humble acquiescement aux volontés du Seigneur, que la sainte Vierge aurait été visitée dans sa chambre par le Saint-Esprit.

Cette scène, peinte sur la paroi extérieure de l'église, est protégée par une sorte d'auvent contre l'intempérie des saisons. Pour faire juger de la richesse intérieure de l'église, un seul détail suffira. Le pavé est fait d'agates rapportées de Grèce.

Du côté du Palais neuf, et tout près de ces églises, se trouve un édifice étrange, en dehors de tous les styles connus d'architecture, à physionomie asiatique et tartare, qui est comme monument civil ce qu'est Vassili-Blagennoi comme monument religieux, la chimère exactement réalisée d'une imagination somptueuse, barbare et fantasque. Il a été bâti sous Ivan III par l'architecte Aléviso. Au-dessus de son toit s'élancent avec une gracieuse et pittoresque irrégularité les tourelles coiffées d'or des chapelles et des oratoires qu'il renferme. Un escalier extérieur, du haut duquel l'empereur se montre au peuple après son couronnement, y donne accès et produit par sa saillie ornementée un original accident d'architecture. Il est connu à Moscou comme l'escalier des Géants à Venise. C'est une des curiosités du Kremlin. Il se nomme en russe *Krasnoi-Kriltosi* (l'Escalier rouge).

L'intérieur du palais, résidence des anciens tzars, semble défier la description; on dirait que ses chambres et ses passages ont été fouillés à mesure et sans plan arrêté dans un énorme bloc de pierre, tant ils s'enchevêtrent d'une façon bizarre, déroutante et compliquée, changeant de niveau et de direction au caprice d'une fantaisie effrénée. On marche là-dedans comme dans un rêve, tantôt arrêté par une grille qui s'ouvre mystérieusement, tantôt forcé de suivre un étroit couloir obscur dont vos épaules touchent presque les parois; d'autres fois, n'ayant d'autre route que le rebord dentelé d'une corniche, d'où l'on aperçoit les plaques de cuivre du toit et les bulbes des clochetons, montant, descendant, ne sachant plus où l'on est, voyant de loin en loin à travers des treillages d'or flamboyer un reflet de lampe sur les orfèvreries des iconostases, aboutissant, après tout ce voyage intérieur, à quelque salle d'une ornémentation folle et d'une richesse sauvage, au fond de laquelle on est surpris de ne pas trouver le grand Kniaz de Tartarie assis, les jambes croisées, sur son tapis de feutre noir.

Telle est, par exemple, la salle qu'on appelle la Chambre dorée, et qui occupe tout l'intérieur du palais à facettes (*Granovitaia Palata*), ainsi nommé sans doute à cause de son revêtement taillé en

pointes de diamants. Le palais à facettes confine au vieux palais des tzars. Les voûtes d'or de cette salle retombent sur un pilier central par des arcatures surbaissées, dont d'épaisses barres de fer dorées allant d'un arc à l'autre empêchent l'écartement. Quelques peintures font çà et là des taches sombres sur la fauve splendeur du fond. Sur le cordon des arcades courent des légendes en vieilles lettres slavonnes, magnifique caractère qui se prête aussi bien à l'ornement des édifices que l'arabesque. On ne saurait imaginer une décoration plus riche, plus mystérieuse, plus sombre et plus éclatante à la fois que celle de la Chambre dorée. Le romantisme shakspearien aimerait à placer là le dénouement d'un drame.

Certaines salles voûtées du vieux palais sont si basses, qu'un homme de taille un peu au-dessous de la moyenne peut à peine s'y tenir debout. C'était là que, dans une atmosphère surchauffée par les poêles, les femmes, accroupies à l'orientale sur des piles de carreaux, passaient les longues heures de l'hiver russe à regarder, à travers les petites fenêtres, la neige scintiller sur l'or des coupes et les corbeaux décrire leurs larges spirales autour des clochers.

Ces appartements, bariolés de peintures, dont

les palmes, les ramages, les fleurs rappellent les dessins de cachemire, font penser à des harems asiatiques transportés dans les frimas polaires. Le vrai goût moscovite, faussé plus tard par l'imitation mal entendue des arts de l'Occident, y apparaît dans toute sa primitive originalité et avec son âpre saveur barbare. Nous avons souvent remarqué que les progrès de la civilisation semblent enlever aux peuples le sens de l'architecture et de l'ornement. Les anciens édifices du Kremlin prouvent une fois de plus combien est vraie cette assertion, qui peut paraître tout d'abord paradoxale. Une fantaisie inépuisable préside à la décoration de ces chambres mystérieuses, où l'or, le vert, le bleu, le rouge se mêlent avec un bonheur rare et produisent des effets charmants. Cette architecture, sans le moindre souci des correspondances symétriques, s'élève comme les gâteaux de bulles savonneuses qu'on souffle sur une assiette au moyen d'un chalumeau de paille. Chaque cellule s'ajoute à la voisine s'arrangeant de ses angles et de ses facettes, et le tout brille des couleurs diaprées de l'iris. Cette comparaison puérile et bizarre en apparence rend mieux que toute autre le mode d'agrégation de ces palais, fantastiques, mais réels pourtant.

C'est dans ce style que nous aurions voulu qu'on bâtit le Palais neuf, immense construction de goût moderne qui aurait sa beauté partout ailleurs, mais fait disparate au milieu du vieux Kremlin. L'architecture classique, avec ses grandes lignes froides, paraît plus ennuyeusement solennelle encore parmi ces palais aux formes étranges, aux couleurs voyantes, et ce tumulte d'églises à tournure orientale, dardant vers le ciel une forêt dorée de coupoles, de dômes, de pyramidions et de clochers bulbeux. On pouvait se croire, à l'aspect de cette architecture moscovite, dans quelque chimérique ville d'Asie, prendre les cathédrales pour des mosquées et les clochers pour des minarets, la sage façade du Palais neuf vous ramène en plein occident et en pleine civilisation : chose douloureuse pour un barbare romantique de notre espèce.

L'on pénètre dans le Palais neuf par un escalier d'un développement monumental fermé à son étage supérieur par une magnifique grille de fer poli qui s'entr'ouvre pour laisser passer le visiteur. On se trouve alors sous la haute voûte d'une salle en coupole où montent la garde des sentinelles qu'on ne relève pas de leur faction : quatre mannequins revêtus de pied en cape d'une an-

tique et curieuse armure slavonne. Ces chevaliers ont fort grande mine; ils jouent la vie à s'y méprendre; on pourrait croire qu'un cœur bat sous leurs cottes de mailles. Ces armures du moyen âge ainsi dressées nous causent toujours une espèce de frisson involontaire. Elles conservent si fidèlement la forme extérieure de l'homme à jamais disparu!

De cette rotonde partent deux galeries contenant d'inestimables richesses. Le trésor du calife Haroun-al-Raschid, les puits d'Aboul-Kasem, la Voûte Verte de Dresde réunis ensemble ne présenteraient pas un tel amoncellement de merveilles, et ici la valeur historique vient encore s'ajouter à la valeur matérielle. Là scintillent, rayonnent, lançant des éclairs prismatiques et de folles bluettés, les diamants, les saphirs, les rubis, les émeraudes, toutes les pierres précieuses que la nature avare cache au fond de ses mines et qui sont prodiguées comme si elles n'étaient que du verre. Elles constellent les couronnes, mettent des points de lumière au bout des sceptres, roulent en pluie étincelante sur les insignes de l'empire, forment des arabesques et des chiffres laissant à peine voir l'or qui les enchâsse! L'œil est ébloui, et la raison ose à peine supputer les sommes que

représentent ces magnificences. Essayer de décrire cet écrin prodigieux serait une folie. Un livre n'y suffirait pas. Il faut se contenter de citer quelques-unes des pièces les plus remarquables. Une des plus anciennes couronnes est celle de Vladimir-Monomaque. C'est un présent de l'empereur Alexis Comnène. Elle fut apportée de Constantinople à Kief par une ambassade grecque, en 1146. Outre le souvenir historique qui s'y rattache, c'est une œuvre d'un goût exquis. Sur un fond de filigrane d'or s'incrument des perles et des pierres précieuses disposées avec une admirable entente de l'ornementation. Les couronnes de Kazan et d'Astrakan, d'un goût oriental, l'une semée de turquoises, l'autre surmontée d'une énorme émeraude brute, sont des bijoux à désespérer l'art des orfèvres modernes. La couronne de Sibérie est en drap d'or; elle a comme toutes les autres la croix grecque à son sommet, et, comme elles, elle est étoilée de diamants, de saphirs et de perles. Le sceptre d'or de Vladimir Monomaque, long de près d'un mètre, ne compte pas moins de deux cent soixante-huit diamants, trois cent soixante rubis et quinze émeraudes. Les émaux qui recouvrent la place laissée libre par les pierreries représentent des sujets religieux traités dans le

style byzantin; c'est aussi un présent de l'empereur Alexis Comnène, de même que le reliquaire en forme de croix contenant un fragment de pierre du tombeau de Notre-Seigneur et un morceau de bois de son gibet. Une cassette d'or rugueuse de pierreries contient ce trésor. Un joyau curieux est la chaîne du premier des Romanoff, dont chaque anneau porte gravé à la suite d'une prière un des titres de ce tzar. Il y en a quatre-vingt-dix-neuf. Nous ne pouvons nous arrêter aux trônes, aux globes, aux sceptres, aux couronnes des différents règnes, mais nous remarquerons que, si la richesse est toujours la même, la pureté du goût et la beauté du travail diminuent à mesure qu'on approche de l'époque moderne.

Une chose non moins merveilleuse, mais plus accessible à la description, c'est la salle des vaiselles d'or et d'argent. Autour des piliers s'étagent des crédences circulaires en forme de dressoirs supportant tout un monde de vases, de pots, d'aiguières, de flacons, de vidrecomes, de hanaps, de bocaux, de cruches, de puisoirs, de barillets, de coupes, de chopes, de tasses, de timballes, de gobelets, de buires, de pintes, de fiasques, de gourdes, d'amphores, et de tout ce qui est relatif à la *Beuverie*, comme disait maître Rabelais en

son langage pantagruélique. Derrière ces orfèvres étincellent des plats d'or et de vermeil, grands comme ceux où les Burgraves de Victor Hugo faisaient servir des bœufs entiers. Chaque pot est coiffé de son nimbe. Et quels pots ! Il y en a qui n'ont pas moins de trois ou quatre pieds de hauteur et ne sauraient être soulevés que par le poing d'un Titan. Quelle énorme dépense d'imagination dans cette variété de vaisselle ! Toutes les formes capables de contenir une boisson, vin, hydromel, bière, kwas, eau-de-vie, semblent avoir été épuisées. Et quel goût riche, fantasque, grotesque dans l'ornementation de ces vases d'or, d'argent ou de vermeil ! Tantôt ce sont des bacchantes à figures joufflues et réjouies dansant autour de la panse d'un pot, tantôt des feuillages entremêlés d'animaux et de chasses, d'autres fois des dragons s'enroulant aux anses, ou bien des médailles antiques incrustées dans les flancs d'un hanap, un triomphe romain défilant avec ses buccins et ses enseignes, les Hébreux portant la grappe de la terre promise en costume hollandais, une nudité mythologique contemplée par des satyres à travers des arabesques touffues. Au caprice de l'artiste, les vases affectent des formes bestiales, s'épatent en ours, s'allongent en cigognes, battent

des ailes en aigles, se rengorgent en canards ou couchent sur leur dos les ramures d'un cerf. Plus loin le drageoir se creuse en navire, arrondit ses voiles, découpe ses pavillons et laisse prendre les épices dont il est rempli par les écoutilles. Toutes les chimères possibles de l'orfèvrerie se trouvent réalisées dans ce prodigieux dressoir !

La salle des armures renferme des trésors à laisser la plume du plus intrépide nomenclateur. Les casques circassiens, les cottes de mailles historiques de versets du Coran, les boucliers à bosses de filigrane, les cimenterres, les kandjars aux manches de jade, aux fourreaux ornés de pierres, toutes ces armes d'Orient qui sont en même temps des bijoux, y brillent parmi l'arsenal le plus sévère de l'Occident. A voir toutes ces richesses amoncelées, la tête vous tourne et l'on demande grâce au guide trop complaisant ou trop exact qui ne veut pas vous faire tort d'une seule pièce.

Nous aimons beaucoup les salles capitulaires consacrées aux différents ordres de chevaleries russes. Les ordres de Saint-Georges, de Saint-Alexandre, de Saint-André, de Sainte-Catherine occupent chacun une vaste galerie dont les motifs d'ornement sont pris des pièces de leur blason.

L'art héraldique est éminemment décoratif et ses applications aux monuments produisent toujours un bon effet.

On peut imaginer, sans que nous en donnions le détail, la somptuosité d'ameublement des salons d'apparat. Tout ce que le luxe moderne a pu faire de plus riche est rassemblé là, à grands frais, et rien n'y rappelle le charmant goût moscovite. Ce style était d'ailleurs commandé par celui du palais. Mais ce qui nous surprit beaucoup, ce fut de nous trouver, au bout de la dernière pièce, face à face avec un pâle fantôme de marbre blanc, en tenue d'apothéose, qui fixait sur nous ses grands yeux immobiles et penchait d'un air méditatif son masque de César romain. Napoléon à Moscou, dans le palais du Czar : nous ne nous attendions pas à cette rencontre!

## III

## TROITZA

Quand on a quelques jours de loisir à Moscou, les principales curiosités vues, il est une excursion qu'on ne manque pas de vous proposer et qu'il faut accepter avec empressement. C'est une visite au couvent de Troïtza. Le voyage en vaut la peine, et nul ne se repent de l'avoir fait.

Il fut donc convenu que nous irions à Troïtza, et l'ami de Russie, qui avait gracieusement entrepris la charge de nous piloter, s'occupa des préparatifs du départ. Il retint une kibitka et envoya en avant un relai de chevaux que nous devions prendre à mi-chemin ; car le trajet, en se mettant en route de bonne heure, peut s'accomplir dans une demi-journée, et l'on arrive assez tôt pour prendre une idée générale de l'édifice et du site. Injonction